



HAL
open science

L'éternel retour à l'Europe. La "normalité" comme mythe émergent

Luciana Radut-Gaghi

► **To cite this version:**

Luciana Radut-Gaghi. L'éternel retour à l'Europe. La "normalité" comme mythe émergent. Joanna Nowicki; Luciana Radut-Gaghi. Rêves d'Europe, Editions Honoré Champion, 2017, 9782745331564. hal-02615208

HAL Id: hal-02615208

<https://hal.science/hal-02615208>

Submitted on 22 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ETERNEL RETOUR A L'EUROPE. LA « NORMALITE » COMME MYTHE EMERGENT

Les discours des Européens de l'Est qui précèdent l'adhésion à l'Union européenne (2004 pour dix pays, 2007 pour la Bulgarie et la Roumanie) sont chargés d'espoir, de convictions, de souhaits, d'engagements. Mais ils sont aussi porteurs d'idées considérées comme entendues, déjà établies et donc acceptées, faisant partie du sens commun. Le regard du chercheur fait apparaître l'ancrage de ces idées dans un imaginaire collectif partagé par un certain groupe, qu'il soit national, régional, ethnique... La recherche conduit ainsi vers l'origine de ces images et dévoile leur enchaînement, leur dynamique, leur constitution permanente dans les discours. Les notions théoriques qui aident à ce parcours sont présentées dans la première partie de cet article.

L'idée de « normalité » est présente dans tous les langages – politiques, intellectuels, érudits, communs. Notre analyse porte sur la « normalité » telle qu'elle est conçue, décrite ou tout simplement lancée à tout hasard dans les discours des hommes politiques et des intellectuels roumains portant sur l'Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et jusqu'en 2007. Cette représentation ne respecte pas une chronologie des discours, mais une temporalité qui lui est propre, avec des références à un âge d'or et un retour à ce temps de la perfection. L'Europe incarnerait le mieux cet idéal, selon les auteurs des discours que nous présentons en seconde partie de notre texte.

REPRESENTATIONS, IDEOLOGIE, MEMOIRE

La recherche de l'imaginaire collectif s'appuie sur plusieurs notions. Idéologie, représentations, mythes, mentalité, mémoire... Les définitions de ces notions sont parfois contradictoires, selon les perspectives théoriques dans lesquelles s'insèrent les travaux des chercheurs. Notre analyse d'un des mythes émergents de l'Europe, et plus particulièrement de l'Europe orientale, se fonde sur les notions de représentation et se positionne par rapport aux concepts d'idéologie et de mémoire.

Le discours en lui-même, dans lequel on insère les références aux discours passés, apparaît comme un enchaînement plus ou moins substantiel et condensé de représentations de la construction européenne. Ces représentations sont exprimées à travers l'argumentation, comprise comme l'expression d'un point de vue particulier, de même que comme un mode spécifique d'organisation d'une constellation d'énoncés¹.

La problématique centrale de notre analyse est la construction du savoir : du savoir autour de l'Europe et de la construction européenne. Savoir ordinaire et savoir savant s'entrecroisent et forment ensemble la représentation est-européenne – roumaine de l'Europe. La mise en commun, le partage, la négociation, le conflit autour des connaissances sur ce sujet ont forgé des représentations.

Nous recherchons donc l'univers des connaissances, des idées formulées autour de l'Europe, ses représentations diverses, spécifiques, même contradictoires. C'est ce que certains auteurs appellent « l'idéologie ». Raymond Boudon nous fournit une classification des types d'idéologie, tels qu'ils apparaissent dans les définitions théoriques classiques² : les définitions par référence au vrai et au faux et celles qui n'incluent pas cette référence. Ces deux groupes sont ensuite divisés selon le type de tradition : marxiste ou non marxiste. Notre objet d'étude est l'Europe et l'ensemble de ses représentations, figurations, formulations pendant une période historique donnée, qui elle-même contient deux contextes politiques successifs différents. Une première approche de notre objet d'étude

¹ Pour le discours politique, nous travaillons sur un corpus d'archive (environ 300 pages de discours), constitué par la sélection exhaustive des discours sur l'Europe des dirigeants politiques du pays après la Seconde Guerre mondiale. Le choix des discours à analyser a été fait en vertu de leur pertinence par rapport au thème de l'Europe. Ont trouvé ainsi place dans le corpus de recherche des discours officiels, des allocutions prononcées dans des contextes officiels nationaux ou internationaux. Nous avons également choisi des interviews accordées dans la presse locale, nationale ou étrangère. Chaque élément du corpus porte sur l'Europe, l'Union européenne, la Roumanie dans le contexte européen.

Le corpus des débats intellectuels est formé de discours écrits, publiés dans des ouvrages et des périodiques, parus aussi bien en Roumanie qu'à l'étranger. Les auteurs sont des écrivains, des chercheurs, des universitaires, des essayistes, des journalistes (dont un entretien cité dans cet article).

² R. Boudon, *L'idéologie*, coll. « Idées-Forces », Fayard, Paris, 1986, chapitre 1 : « Qu'est-ce que l'idéologie ? ».

nous place dans la catégorie dans laquelle R. Boudon inclut Clifford Geertz et Edward Shils. Il s'agit de l'idéologie sans référence au critère du vrai et du faux et dans une tradition non marxiste. Pour C. Geertz, l'idéologie n'est pas liée à la connaissance et ne doit pas être évaluée par son caractère polémique. Il retient plutôt le caractère symbolique ; pour lui, l'idéologie est une « action symbolique » (*symbolic action*)³. Pour E. Shils, « l'idéologie est une variante des systèmes de croyances positives et normatives [...] qui fleurissent dans toute société humaine »⁴. « Fermes », « rigides », « résistantes à l'innovation », les idéologies, selon, E. Shils, sont des constructions intellectuelles complexes qui demandent une adhésion affective forte⁵.

Les deux auteurs, C. Geertz et E. Shils, distinguent l'idéologie de la science. C'est sur ce point que les rejoint la conception du psychosociologue Serge Moscovici de l'idéologie. Son étude inclurait les « phénomènes qui en sont des parties intégrantes ou des substituts notionnels : attitudes, préjugés, stéréotypes, systèmes de croyances ou d'idées, représentations sociales, etc. Tous ces phénomènes n'épuisent pas le domaine d'étude de l'idéologie, jusqu'à présent fort morcelé⁶. »

Ces trois conceptions de l'idéologie qui se rejoignent représentent également notre point de départ de l'étude de l'Europe et de la construction européenne. Ce n'est pas le caractère de vérité des visions recherchées qui nous intéresse, mais leur richesse argumentative et leur variété représentationnelle. Nous traversons ainsi les frontières internes des sciences sociales pour rendre compte d'un objet qui s'est formulé le long des décennies de l'histoire de la Roumanie.

Parmi les nombreuses définitions disponibles de la représentation, nous retenons dans un premier temps celle de Paul Ricoeur, qui la situe en tant qu'« objet, comme référent d'un certain discours⁷ » entre la représentation mnémonique de la source du discours et la représentation historiographique, qui correspond à l'écriture de l'histoire. Dans une perspective psychosociale, Serge Moscovici évoque la représentation en tant qu'« élaboration d'un objet social par la communauté dans le but de se conduire et de communiquer » et comme « résultat de processus discursifs »⁸. Denise Jodelet complète la théorie des représentations sociales et indique qu'elles sont une forme de pensée sociale, « une forme de connaissance spécifique, le savoir de sens commun, dont les contenus manifestent l'opération de processus génératifs et fonctionnels socialement marqués⁹ ».

La question qui nous apparaît à ce moment de l'analyse est de savoir en quelle mesure nous devons et nous pouvons analyser « ensemble » les discours de la classe politique roumaine et des intellectuels qui, eux, relèvent de contextes idéologiques politiques différents, voire opposés, en fonction des époques historiques. Donc en quelle mesure il est possible d'identifier des représentations sociales, partagées

³ *Idem*, p. 36-37. C. Geertz développe sa théorie dans « Ideology as a cultural system », dans David Apter (éd.), *Ideology and discontent*, Glencoe, The Free Press, 1964, p. 47-76.

⁴ R. Boudon, *L'idéologie*, op. cit., p. 33.

⁵ E. Shils formule sa thèse dans l'article qu'il signe dans *International Encyclopedia of the Social Sciences*, vol. 7 « The concept and the function of ideology », p. 66-76. R. Boudon retient les huit critères qui distinguent les idéologies des autres systèmes de croyances, tels qu'ils ont été formulés par E. Shils : « le caractère explicite de leur formulation, leur volonté de rassemblement autour d'une croyance positive ou normative particulière, leur volonté de distinction par rapport à leur fermeture à l'innovation, le caractère intolérant de leurs prescriptions, le caractère passionnel de leur promulgation, leur exigence d'adhésion, et, finalement, leur association avec des institutions chargées de renforcer et de réaliser les croyances en question », dans R. Boudon, op. cit., p. 34.

⁶ S. Moscovici, préface, dans D. Jodelet, J. Viet, et P. Besnard, *La psychologie sociale, une discipline en mouvement*, Mouton, Paris, p. 62. D'une manière presque identique, L. Althusser parlait de l'idéologie comme d'un « système de représentation [qui] se distingue de la science en ce que la fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique (ou fonction de connaissance) », dans L. Althusser, *Pour Marx*, Maspero, Paris, 1965, p. 238-239, apud R. Boudon, *L'idéologie*, op. cit., p. 31.

Il est intéressant de remarquer que d'autres perspectives psychosociales sur l'idéologie prennent en compte presque exclusivement son caractère politique. Voir D. Jodelet, « L'idéologie dans l'étude des Représentations Sociales », dans V. Aebischer, J-P. Deconchy, M. E. Lipiansky, *Idéologies et représentations sociales*, Cousset (Suisse) : Delval, 1991 et M-L. Rouquette « Représentations et idéologie », dans J-C. Deschamps et J-L. Beauvois, *Des attitudes aux attributions*, Presses Universitaires de Grenoble, Grenoble, 1996.

De son côté, R. Aron parle d'« idéologies politiques [qui] mêlent toujours, avec plus ou moins de bonheur, des propositions de faits et de jugements de valeur », dans *L'Opium des intellectuels*, Gallimard, Paris, 1968 (1955), p. 324, apud R. Boudon, *L'idéologie*, op. cit., p. 32.

⁷ P. Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000, p. 241.

⁸ S. Moscovici, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, Puf, 1961.

⁹ D. Jodelet, « Représentations sociales : phénomènes, concepts et théorie », dans S. Moscovici, *La psychologie sociale*, Puf, Paris, 1984, p. 367.

dans le groupe, dans des supports *a priori* non consensuels. La question a été analysée autant par les psychologues sociaux que par les chercheurs de l'analyse du discours. Une approche synthétique et particulièrement intéressante de cette question est proposée dans un article collectif par les chercheurs dans le domaine des représentations sociales de la London School of Economics¹⁰. L'essentiel ne serait pas de chercher le consensus, ce qui rendrait la représentation « complètement statique ». Bien au contraire, des « thèmes opposés » peuvent très bien être trouvés et coexister au sein d'une même représentation¹¹. Michael Billig insiste sur la structure argumentative des représentations, en défaveur d'une structure consensuelle¹². L'explication même de Serge Moscovici du renoncement du concept durkheimien de « représentation collective » en faveur de la « représentation sociale » tient à la caractéristique statique que conférerait la première perspective à la représentation « partagée »¹³. Les représentations existent dans l'esprit des gens et en même temps dans la culture, dans la société. Selon le terme de S. Moscovici, il existe une « tension » ou bien un « conflit » incessant entre l'individu et la société qui fait aboutir aux représentations sociales. À ce sujet, on considère que « les représentations sociales ne présupposent pas un univers consensuel pur, et pourtant, elles présupposent un degré de consensus »¹⁴. Le consensus invoqué ne postule pas un accord social autour de l'objet de la représentation. Les auteurs du texte évoqué ont raison de souligner l'existence de deux niveaux des représentations. Il s'agit, premièrement du « niveau de règles de base de la formation des représentations sociales, qui rend possible la compréhension, règles qui se trouvent dans les institutions, qui s'appuient sur le poids de l'histoire et qui possèdent une dimension consensuelle ». Le deuxième niveau est celui de « l'interaction sociale immédiate, qui implique le désaccord et l'argumentation »¹⁵. Les deux niveaux interagissent et contribuent ensemble à la formation de la représentation sociale.

La négociation continue du contenu de la représentation ne se fait pas sur un terrain « démocratique ». La question du « pouvoir » se pose fortement. Les sujets sociaux n'ont pas le même poids dans la constitution de la représentation sociale. Certains groupes ou certains individus « ont plus accès que d'autres aux moyens qui établissent les significations (*meanings*) dominantes »¹⁶. Ainsi, la recherche des représentations sociales n'est pas indépendante de la recherche des groupes sociaux qui ont plus de « pouvoir » dans sa constitution. Dans cette perspective, notre recherche approfondie des discours des politiques trouve pleinement sa justification. L'étude permettra d'identifier la place des intellectuels dans la cristallisation de la représentation de l'Europe et de la construction européenne en Roumanie. Car il y a négociation entre l'individu et son environnement, mais aussi entre les représentants des groupes « puissants » du point de vue de la constitution de la représentation. Nos brèves incursions dans le domaine du discours journalistique ont pour objectif de rendre compte de la transmission de la représentation de l'Europe.

Notre analyse porte sur une période longue, qui connaît des changements historiques. Il est donc légitime de penser que les représentations sociales aussi changent. Une perspective dynamique dans leur étude se formule. La continuité, la rupture, la modification, l'exclusion et l'inclusion d'éléments de la représentation de l'Europe et de la construction européenne s'invitent donc dans la recherche. L'étude de Caroline Purkhardt sur la transformation des représentations sociales¹⁷ propose une perspective

¹⁰ D. Rose, D. Efrain, M-C. Gervais, H. Joffe, S. Jovchelovitch, and N. Morant, « Questioning consensus in social representations theory », dans *Papers on social representations. Textes sur les représentations sociales*, vol. 4 (2), 1-155 (1995). [art. en ligne], [réf. du 9 septembre 2013]. Disponible sur : http://www.psr.jku.at/PSR1995/4_1995Rose.pdf. L'article avait été présenté à la seconde Conférence internationale sur les représentations sociales, Rio de Janeiro, 29 août-1^{er} septembre 1994, et dans le cadre de la Société britannique de psychologie, Social Psychology Section Annual Conference, Downing College, Cambridge, 20-22 septembre 1994.

¹¹ Voir D. Jodelet, *Madness and Social Representations*, Harvester Wheatsheaf, Hemel Hempstead, 1991.

¹² M. Billig, *Arguing and Thinking : A rhetorical approach to social psychology*. European Monographs in Social Psychology, Cambridge University Press, Cambridge, 1987. M. Billig, « Studying the thinking society : social representations, rhetoric and attitudes », dans G. M. Breakwell et D. V. Canter, *Empirical Approaches to Social Representations*, Oxford, Clarendon Press, 1993.

¹³ S. Moscovici, « Notes towards a description of social representations », dans *European Journal of Social Psychology*, n° 18, 1988, p. 211-250.

¹⁴ D. Rose *et al.*, « Questioning consensus in social representations theory », art. cit., p. 3.

¹⁵ D. Rose *et al.*, « Questioning consensus in social representations theory », art. cit., p. 3-4.

¹⁶ *Idem*, p. 5.

¹⁷ C. Purkhardt, *Transforming social representations. A social psychology of common sense and science*, Londres, Routledge, 1993. L'auteur étudie la théorie des représentations sociales, dans le premier chapitre, la comparaison entre le paradigme cartésien, individualiste et mécaniste, et le paradigme hégélien, évolutionniste et constructiviste, dans le second

psychosociale de la dynamique du savoir commun et de la connaissance scientifique. Elle s'intéresse à la « reconstruction graduelle d'un système de représentations sociales à travers les processus d'assimilation et d'accommodation »¹⁸. Le processus d'ancrage défini par S. Moscovici supposait que « la classification est le fait de nommer » et la classification dans ces cas impliquait « en égale mesure la généralisation et la particularisation »¹⁹. À partir de ces considérations, C. Purkhardt explore un certain nombre de processus qui rendent compte de l'évolution, de la transformation de la représentation sociale : le fait de nommer et de renommer, la différenciation, l'inclusion d'un système de représentations sociales dans un autre, l'intégration « des champs devenus indépendants dans le système de la représentation sociale », l'exclusion, le rejet, l'expulsion d'« un champ particulier du système de la représentation sociale »²⁰.

Notre entreprise de recherche implique nécessairement une réflexion sur la mémoire collective. Nous nous demandons de quelle manière se réalise la sauvegarde des structures des discours et des représentations dans la mémoire collective et dans la mémoire historique. Maurice Halbwachs (1877-1945) considérait que la mémoire collective était centrale dans la conscience de soi et des autres²¹. Ses théories ont été critiquées à l'époque de leur énonciation, mais ses études ont été prolongées de multiples manières. L'historien Pierre Nora s'est employé à analyser en détail les lieux de mémoire des Français²². L'expression « lieux de mémoire » est entrée aujourd'hui dans le langage courant. Les psychologues sociaux ont, de leur côté, largement exploité la notion de mémoire collective²³.

Tout au long de notre travail, nous nous intéressons aux formes que prennent la mémoire discursive, l'interdiscours, le dialogisme, les références et les référents du discours roumain sur l'Europe. Dans cette perspective, le discours est surplombé par la mémoire d'autres discours, du même auteur ou d'autres auteurs. On peut parler donc de double mémoire : la mémoire externe, qui se place dans la filiation de formations discursives antérieures et la mémoire interne – les énoncés produits antérieurement à l'intérieur de la même formation discursive (nous compterons ici tous les discours antérieurs d'un même auteur)²⁴.

La mémoire et la représentation sont en étroite relation. L'une contribue à la formation et à l'actualisation de l'autre. Les deux sont autant liées à la pensée qu'au « fonctionnement individuel et collectif »²⁵. Le discours sur l'Europe engage la mémoire et forme des représentations. Chaque discours fait référence aux discours précédents et se constitue en tant que repère pour les discours qui le suivent. Les représentations sociales se formulent en fonction des croyances, des connaissances, des valeurs sociales. Une des images récurrentes dans ces discours est celle du retour à la normalité, que nous présentons, par les discours qui la portent, dans les lignes qui suivent.

LA « NORMALISATION » ET « LE RETOUR A L'EQUILIBRE »

L'idée, l'expression, le concept qui est présent de manière quasi homogène dans les discours sur l'Europe est celui du retour à la normalité. La question du « retour » de l'Europe de l'Est et donc de la Roumanie à l'Europe s'est posée très tôt, et en relation directe avec la construction européenne. G. Gafencu employait cette expression lors du Conseil International du Mouvement Européen, à Bruxelles,

chapitre, et la relation entre science et sens commun, dans le troisième chapitre. L'analyse proprement dite qu'elle propose traite de « la contribution de Henri Tajfel à la psychologie des groupes et l'émergence d'une nouvelle perspective en psychologie sociale » (*idem*, p. 131).

¹⁸ *Idem*, p. 134.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ *Idem*, p. 134-135.

²¹ M. Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Alcan, Paris, 1925 ; *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre Sainte. Étude de mémoire collective*, Puf, Paris, 1941 ; *La Mémoire collective*, Puf, Paris, 1950. Voir aussi J-C. Marcel, art. *Mémoire collective*, dans *Dictionnaire de la pensée sociologique*, *op. cit.*, 2005.

²² P. Nora, *Les Lieux de mémoire*, Gallimard, Paris, 1986.

²³ Voir J. Viaud, « Contribution à l'actualisation de la notion de mémoire collective », dans S. Laurens et N. Roussiau, *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2002.

²⁴ D. Maingueneau, *Genèses du discours*, P. Mardaga, Bruxelles ; Liège, 1984, p. 131.

²⁵ N. Roussiau, et C. Bonardi, « Quelle place occupe la mémoire sociale dans le champ des représentations sociales », dans S. Laurens, et N. Roussiau, *op. cit.*, p. 33.

de 1949²⁶. Il y faisait référence à son discours du Congrès de l'Europe de La Haye, en 1948²⁷. À seulement trois ans de la fin de la guerre, mais après que le « Rideau de fer » soit tombé, G. Gafencu insiste sur la nécessité d'une « seule Europe », car « il n'y a pas plusieurs espèces d'Européens »²⁸. Ses arguments sont la « fidélité à l'Europe, la volonté intégrante de faire partie d'une Europe unie, l'espoir que les peuples placent dans le succès d'une entreprise qui, pour sauver et unir le Continent, doit envisager le grand problème en son entier et doit lui trouver une solution d'ensemble »²⁹.

Pour G. Gafencu, le retour des pays de l'Est est indispensable à la paix et à l'existence de l'Europe en tant que telle³⁰. La division en deux menace l'Europe occidentale de par l'arbitraire du critère de sa séparation ; l'Europe ne peut donc être qu'une, en incluant l'Est. Ainsi, « le retour à l'Europe » signifie à la fin des années 1940 « refaire l'Europe »³¹, et ceci par une « politique déterminée »³², celle du projet de fédération. Le retour à l'Europe des pays de l'Est doit être le résultat de l'agissement des pays occidentaux, dans la vision de G. Gafencu³³.

Les représentations du retour, de l'entrée, du rétablissement, de l'évolution sont présentes dans quasiment tous les discours que nous avons analysés. Cette dynamique représentationnelle, qui est le plus souvent accompagnée de métaphores, caractérise le discours roumain sur la construction européenne, autant intellectuel que politique. Dans les pages suivantes, nous essayons de décrypter la logique de cette dynamique. Nous employons à cette fin le modèle de Bernard Pottier, qui fait le rapport entre la représentation et la catégorie linguistique³⁴. L'exemple le plus approprié à notre analyse semble être le mode chronoexistential de B. Pottier, qui est plus centré sur le locuteur, qui « voit [...] comment les événements non encore arrivés (virtuels) se produisent et passent ainsi dans la zone de ceux qui sont déjà arrivés (réalisés) »³⁵. Il s'agit donc du positionnement de l'auteur du discours par rapport à un événement. Le jeu entre l'actuel et le virtuel est ici le plus présent. B. Pottier articule ses quatre « modèles morphodynamiques » à cinq « aires d'instanciation » : existentielle, spatiale, temporelle, notionnelle, modale. Vingt catégories représentationnelles sont ainsi formalisées et expliquées. Pour notre part, nous restreignons notre analyse à la recherche de l'aire modale.

Ainsi, nous observons d'emblée que les verbes les plus employés dans notre échantillon de corpus sont les verbes modaux, du type « devoir », « falloir » et « pouvoir ». Le temps du discours se constitue ainsi par rapport à un objectif virtuel, « ce qui doit être fait », qui passe dans la zone du rationnel et de la réalité, et devient « ce qui peut être fait ». Comme dans le mode chronoexistential de B. Pottier, dans nos discours il n'existe pas nécessairement un continuum temporel. En effet, les objectifs idéaux de la « normalité » ne sont pas toujours circonscrits temporellement. Quand ils le sont, il s'agit de deux époques : les Lumières roumaines et l'entre-deux-guerres. Quand le déterminant n'existe pas, la « normalité » en elle-même représente un âge d'or atemporel. Sans être continu, le temps du rapport à l'Europe est cyclique. Le « retour », « le rétablissement de la conscience », la « reconstitution de l'unité », le « retour à la maison », renvoient à l'« évolution » marquée par la « reprise de la voie de

²⁶ G. Gafencu, Conseil International du Mouvement Européen, Bruxelles, 25 février 1949, *Secolul 20, Europele din Europa [Les Europes d'Europe]*, n°10-12/1999, 1-3/2000, p. 108.

²⁷ G. Gafencu, Congrès de l'Europe, séance plénière – II – 7 mai 1948, La Haye. (Archives Historiques des Communautés européennes – ASCE, Florence, Fonds ME 421), dans *Secolul 20, op. cit.*, 1999-2000, p. 110.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ « La ligne arbitraire qui coupe l'Europe en deux est tracée sur le sable. [...] Aussi longtemps que cette ligne existera, il n'y aura pas de paix dans le monde et il n'y aura pas d'Europe. » *Idem*, p. 112.

³¹ *Idem*, p. 115.

³² *Idem*, p. 114.

³³ « Nous aimerions être assurés que si les portes de l'Europe restent ouvertes, c'est afin que l'idée européenne puisse se frayer la voie vers l'Est et secourir les peuples qui luttent désespérément pour défendre le peu qui leur est encore resté d'un héritage commun. » *Idem*, p. 113.

³⁴ B. Pottier, *Représentation mentales et catégorisation linguistiques*, Peeters, Louvain, Paris, 2000. Cet auteur identifie quatre modèles : chronoexpérientiel, chronoexistential, chronoévénementiel, chronodéictique, qu'il transpose en graphiques « morphodynamiques » figurant l'évolution de la représentation sur des continuums qui croisent de manière différente l'axe idéal du temps. Nous ne repreneons pas ces graphiques en tant que tels, mais suggérerons leur dessin lors de l'analyse par rapport à des événements précis.

³⁵ *Idem*, p. 151. Les autres modes sont : le mode chronoexpérientiel, qui est centré sur la vie du locuteur, qui « parcourt le temps par rapport à un support événementiel en suivant l'expérience qu'il a du monde et ce qu'il veut en voir » (*idem*, p. 150) ; le mode chronoévénementiel, dans lequel « le locuteur fait le point sur la chronologie des événements » (*idem*, p. 152) ; et le mode chronodéictique, où « le locuteur se prend comme repère et il organise autour de lui les zones déictiques par des degrés de proximité et selon des orientations variées » (*idem*, p. 153).

l'Europe ». La représentation de cette évolution n'est pas toujours circonscrite dans le passé, donc elle est en même temps « retour » et « entrée » : « entrée en Europe » et « entrée dans le monde normal de la démocratie ». Le temps du discours n'est pas continu car il existe aussi la représentation de l'« interruption » marquée par la période communiste. Le discours aboutit à la solution unique : l'Europe unie, l'Europe sous sa forme d'Union européenne. Dans cet ensemble, l'« intégration » se constitue en représentation distincte. Liée à l'« entrée », l'intégration ne fait pas partie du monde cyclique. Elle est originale, nouvelle, inédite. Le retour est normal vers un état de faits connus autrefois, mais non pas vers un processus, qui représente l'intégration. L'« éternel retour » se fait à l'Europe, non pas à l'intégration. Une dernière observation s'impose avant d'illustrer le modèle que nous venons de présenter. C'est « l'entrée dans la normalité », qui se constitue en tant qu'événement, en tant qu'objectif de l'histoire ; ainsi, ce n'est pas « la normalité » qui est le but, mais « l'entrée » dans un état de fait.

Le retour est une « rentrée à la maison », à l'Europe civilisée, au monde des valeurs, selon le président roumain Traian Băsescu :

Le 1^{er} janvier ne signifie pas autre chose que notre rentrée à la maison³⁶. Nous, les Roumains, nous n'avons pas été autre chose que des Européens, dans notre histoire. Nous nous enfuyons en fait définitivement d'un espace dans lequel nous avons été injustement renvoyés et nous rentrons à la maison, dans le monde civilisé, dans l'Europe performante, dans l'Europe qui respecte les valeurs démocratiques, les valeurs humaines, les droits de l'homme, dans l'Europe qui se respecte elle-même.³⁷

Le retour est donc la réparation d'un état de fait « injuste ». Le « retour » n'est ni « anormal » ni « exceptionnel », toujours selon T. Băsescu :

Je crois que pour les Roumains, ce n'est rien d'anormal, rien d'exceptionnel ; exceptionnel a été ce qui nous est arrivé en 1945 et jusqu'à maintenant. Le 1^{er} janvier 2007 doit être l'année du retour à la normalité, l'année où les Roumains reviennent avec des droits complets dans la grande famille européenne.³⁸

Le statut de normalité est lié au statut d'Européen : « Les Roumains n'ont pas été Européens seulement temporairement »³⁹. L'idée de l'interruption est donc synchronique avec celle de retour. L'interruption a été de quelques décennies. La reconnexion doit se faire aussi bien par l'UE que par l'OTAN. Lazăr Comănescu, Ministre des Affaires étrangères en 1997, parle du retour à la normalité, au sujet de l'adhésion de la Roumanie dans l'OTAN :

La Roumanie considère l'élargissement de l'Alliance Atlantique plutôt comme une tendance logique vers la reconstitution de l'unité naturelle de l'Europe, qu'une expansion vers l'Est d'un bloc militaire.⁴⁰

Il s'agit, toujours pour L. Comănescu, d'« un retour, après une interruption imprévue d'un demi-siècle, dans la famille des nations démocratiques »⁴¹. Il parle aussi de la « renaissance de la démocratie » concrétisée dans le pluralisme politique, les élections libres, le respect des droits fondamentaux de l'homme.⁴²

D. Dăianu intègre l'expression d'« entrée dans la normalité » dans une analyse technique de l'adhésion : « pour les pays en transition, l'entrée dans la normalité économique et politique trouvait son incarnation dans l'admission au sein des deux principaux clubs de l'espace euro-atlantique : l'OTAN et l'Union européenne ; de là découlait également la définition des priorités de politique extérieure et de

³⁶ En roumain, « rentrée » et « retour » peuvent s'exprimer par un seul mot, *revenirea*, qui est aussi choisi par Băsescu dans ce discours.

³⁷ Interview accordée par le Président de la Roumanie, Traian Băsescu, à la chaîne BBC, réalisée par Tatiana Niculescu, 28 décembre 2005.

³⁸ Participation du Président de la Roumanie, Traian Băsescu, à l'émission « Horizons européens », Prima TV, réalisateur Cristian Unteanu, 28 février 2005.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ Lazăr Comănescu, « La Roumanie et l'OTAN », dans *Revue d'Europe centrale*, n° 5, 1997, p. 29.

⁴¹ *Ibidem.*

⁴² *Idem*, p. 36.

politique économique »⁴³. D. Dăianu assimile aussi l'adhésion européenne à une « entrée dans la lumière »⁴⁴.

Du côté des universitaires, Denis Deletant propose une perspective de l'intégration continue des élites roumaines en Europe et indique le « retour en Europe » avec l'adhésion à l'Union européenne⁴⁵. Pour ce spécialiste du pays, « l'adhésion de la Roumanie à l'UE n'est pas seulement un problème de politique. Je dirais qu'il est aussi une question d'affinité culturelle »⁴⁶. À partir de cette considération, l'adhésion n'est pas seulement une « évolution », mais « aussi un retour dans la communauté européenne »⁴⁷. Les arguments de D. Deletant se formulent autour de la tradition culturelle roumaine qui s'est parfaitement intégrée dans l'espace européen à partir du XVIII^e siècle. L'entre-deux-guerres roumain et le mouvement avant-gardiste qui a posé les fondements du dadaïsme représentent même une longueur d'avance sur le reste de l'Europe, indique D. Deletant. Il marque la rupture de la période communiste, quand les mouvements modernistes et européenistes ont été invisibles. Mais l'héritage culturel accumulé justifie, selon cet auteur, l'idée d'un retour à l'Europe.

Du point de vue politique, nous remarquons tout de même dans les propos de D. Deletant une certaine prudence quant à l'affirmation du « retour ». Il s'agit plus d'une intégration, et notamment la recherche d'une solution de deux problèmes principaux, eux aussi avec une longue tradition : l'intégration des minorités nationales et la corruption. À cela s'ajoutent une juste évaluation des lois et leur respect.

Pour que « le retour de la Roumanie en Europe » soit convaincant, il faut respecter la loi de l'État de droit. Sans cela, la confiance des citoyens en leurs dirigeants – qui est l'essence même de la démocratie – laissera à désirer, et la Roumanie sera consignée, cette fois-ci à cause d'elle-même, en marge de l'Europe.⁴⁸

Ion Iliescu, ancien président de la Roumanie, parle d'un retour à une époque ancienne, l'Âge d'or de la référence politique, qui est « l'avant-guerre froide ».

Par le processus de réunification de l'Europe, notre continent redécouvre son contour original, affecté par les divisions produites par la Guerre froide.⁴⁹

Le retour signifie aussi « redonner la liberté et la dignité » et le « retour aux valeurs ». Le nouveau tableau en Europe est homogène de ce point de vue, et c'est la situation recherchée :

Les révolutions du centre de l'Europe, dont l'essence repose sur le fait de redonner la liberté et la dignité des peuples de cette partie du monde, sur leur retour aux valeurs démocratiques traditionnelles, au respect des droits fondamentaux de l'homme et au pluralisme politique, ont mené, entre autres, à l'homogénéisation de l'espace politique continental, longtemps marqué par les barrières politico-idéologiques et par la confrontation de blocs opposés.⁵⁰

Richard Wagner, écrivain d'origine roumaine qui vit en Allemagne, parle lui aussi d'un retour, sans pour autant préciser de quel point d'origine il s'agit. Dans un article où il insiste sur l'ancrage de la division de l'Europe, il désigne l'actuel processus d'union comme « le rétablissement de l'espace européen »⁵¹. Lui, qui avait développé dans de longues lignes l'idée de la conscience de la division de l'Europe, parle finalement du « rétablissement d'une conscience de l'espace européen ».

Vladimir Tismăneanu, analyste politique roumain vivant aux États-Unis, ne précise pas non plus quel est le moment de référence dans le passé. La normalité devient donc par elle-même l'Âge d'or idéal :

⁴³ D. Dăianu, « Dynamiques euro-atlantiques, réflexions et options européennes », dans C. Durandin (dir.), avec la collaboration de M. Cârneli, *Perspective roumaine. Du postcommunisme à l'intégration européenne*, L'Harmattan, Paris, 2004, p. 70.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 87.

⁴⁵ D. Deletant, « Întoarcerea României în Europe : între politică și cultură » [Le retour de la Roumanie en Europe : entre politique et culture], dans 22, n° 879, 12-18 janvier 2007.

⁴⁶ *Ibidem.*

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ Discours d'Ion Iliescu, Président de la Roumanie, aux travaux de la Conférence des chefs d'États et de gouvernements des pays membres SEEC (South East Europe Cooperation Process) – Sarajevo, 21 avril 2004.

⁵⁰ Discours du Président de la Roumanie, Ion Iliescu, dans le cadre de la 49^e séance plénière de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies, New York, 26 septembre 1994.

⁵¹ R. Wagner, « Occident, direcția Europa » [Occident, direction Europe], in *Observatorul cultural*, n° 20, 2000.

La vocation de la Roumanie est de retrouver le statut de normalité et de s'intégrer au plus vite et le plus naturellement en Europe et d'échapper à tout triomphalisme bigot et limitatif.⁵²

L'absence du moment de référence dans le passé pour le « retour à la normalité » caractérisait d'ailleurs les discours de Nicolae Ceaușescu. D'ailleurs, il exprimait surtout l'idée d'évolution vers cet état de fait, vers la « normalisation des rapports entre états », à laquelle s'oppose « l'impérialisme » :

[...] la politique de domination des milieux impérialistes, et en premier lieu de l'impérialisme américain, représente le principal obstacle dans la voie de la normalisation des rapports entre les états européens, du règlement des problèmes brûlants à l'ordre du jour, cause fondamentale du maintien et de l'aggravation de la mésentente entre états.⁵³

Ceaușescu ne définit pas la normalité, mais identifie ses opposés :

On sait qu'il y a dans le monde des milieux impérialistes, réactionnaires et revanchards qui s'opposent au développement de relations normales entre états, qui exercent des pressions économiques, politiques et autres, qui s'ingèrent brutalement dans les affaires intérieures d'autres peuples, violant leur indépendance et leur souveraineté nationales.⁵⁴

Une conception très semblable de la normalité appartient au chercheur Romulus Neagu, dans son livre sur la sécurité européenne⁵⁵. Cet auteur intitule un des chapitres de son ouvrage « La normalisation et le développement des relations entre les états du continent ». On y retrouve les idées officielles de respect de l'indépendance nationale, de l'égalité des droits, du refus du recours à la force. De ce point de vue, la « normalité » est un Âge nouveau, futur, idéal.

L'idée de la normalité n'est jamais reliée dans le discours politique d'après 1989 à l'époque communiste. Mais elle a existé avant aussi, et le journaliste Constantin Vlad le fait remarquer, tout en indiquant l'aspect tabou du sujet.

La vision officielle d'après 1989, il ne faut pas avoir peur de le remarquer, a été celle depuis même le temps de Ceaușescu : un rapprochement graduel des institutions européennes qui étaient elles-mêmes en train de s'organiser. Après 1989, notre option proatlantique, proeuropéenne s'est transformée dans une démarche d'intégration en tant qu'État membre à pleins droits de l'OTAN et de l'Union européenne (entretien avec C. Vlad, juin 2004).

La « normalité » n'implique pas seulement le retour, mais aussi l'« entrée », l'« évolution vers ». Elle ouvre une nouvelle voie du discours et de la représentation, et se fonde sur le souhait d'« entrée ». Le discours politique d'Iliescu marque donc la distinction entre le retour et l'entrée nouvelle :

La Roumanie souhaite faire partie de l'Europe unie pour la construction de son avenir et est capable de résoudre les grands problèmes que le XXI^e siècle apportera. L'Europe, à la construction de laquelle nous pouvons contribuer, ne sera pas seulement une Europe élargie, mais aussi une Europe sociale, confirmée par la nouvelle construction européenne.⁵⁶

Pour la Roumanie, c'est le moment de « reprendre la voie de l'Europe et de la démocratie »⁵⁷. L'Europe dans son ensemble est en même temps retour à son unité et construction nouvelle. Le journaliste C. Vlad commente la position du pays en employant l'idée de l'« entrée dans le monde normal » :

La vision officielle de la Roumanie à l'égard de l'Europe part du rêve des Roumains des dernières décennies d'entrer dans le monde normal de la démocratie et les institutions européennes représentent et représentaient la matérialisation de ce rêve. Les Roumains se veulent connectés au monde « posé », comme

⁵² A. Crăiuțu en dialogue avec V. Tismăneanu, in *Amfiteatru*, n° 4 avril 1990.

⁵³ Discours prononcé au dîner officiel offert par Joseph Broz Tito, le président de la République socialiste fédérative de Yougoslavie, à l'occasion de la visite effectuée par la délégation du parti et de l'état de la république socialiste de Roumanie dans la république socialiste fédérative de Yougoslavie, 27 mai 1968.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ R. Neagu, *Securitate europeană. Afirmarea unui nou concept*, Editura Politică, Bucarest, 1976.

⁵⁶ Interview accordée par le Président de la Roumanie, Ion Iliescu, à l'hebdomadaire autrichien *Oberosterreichische Rundschau*, 23 octobre 2002.

⁵⁷ Entretien accordé par le Président de la Roumanie, Traian Băsescu, à la publication française *Dernières Nouvelles d'Alsace*, publié le 17 décembre 2006.

disaient Dinicu Golescu Ion Codru Dragusanu et d'autres personnalités du XIX^e siècle de ces territoires qui ne s'appelaient pas encore Roumanie, le « monde posé » de la démocratie (entretien avec C. Vlad, 2004).

Les références au « monde normal » sont donc retrouvées dans le passé, chez l'érudit Dinicu Golescu (1777-1830) et l'écrivain Ion Codru Dragusanu (1817-1884).

L'entrée en Europe signifie sa construction, mais aussi l'intégration, qui ne fait partie d'aucun schéma temporel. Donc, au-delà du retour et de l'évolution vers l'Europe, l'intégration se représente indépendamment, comme le résultat des efforts roumains, mais aussi comme les efforts qui suivent l'intégration. Quoique pas encore réalisée effectivement, l'intégration est représentée par l'ancien président Emil Constantinescu en 1999 comme un accomplissement politique.

Nous avons réussi, après trois ans de travail, à accomplir le plus lourd engagement que la coalition actuelle au gouvernement a assumé envers vous, celui d'assurer l'intégration de la Roumanie dans le monde prospère et stable de l'Europe démocratique. Ensemble avec l'intégration à l'OTAN, dont nous sommes plus près que jamais, l'ancrage démocratique de la Roumanie dans la grande famille démocratique de l'Union européenne est aujourd'hui une réalité.⁵⁸

Mais l'intégration n'est que le nouveau projet de l'Europe. C'est la modalité actuelle de construction de l'Europe « du nouveau siècle ». Sa place était occupée autrefois par le projet civilisateur, démocratique :

Nous avons une voie ouverte et sûre vers l'accomplissement du plus vaste et du plus important projet historique des Roumains, celui de l'intégration dans l'Europe du nouveau siècle. Des générations entières de Roumains ont rêvé d'être reconnues comme partie intégrante de la civilisation et de la démocratie européennes. Aujourd'hui, cette reconnaissance existe.⁵⁹

L'intégration et la construction européenne sont en dernier ressort la seule option de l'Europe contemporaine.

L'Europe n'a pas une autre solution. Une solution meilleure que l'Union européenne n'existe pas.⁶⁰

L'Union européenne devient un nouvel Âge d'or de l'Europe. Mais elle « ne représente pas le terminus »⁶¹. L'entrée dans l'UE ne signifie pas la fin de l'intégration européenne.

L'intégration renvoie aussi à un état de « normalité » culturelle. Selon le philosophe Horia-Roman Patapievici, l'entrée dans l'Europe communautaire signifiera pour la Roumanie « la possibilité normale de livrer ses productions sur le marché européen intégré »⁶².

La normalité est représentée dans l'image dynamique du chemin à l'Europe et dans celle de la recherche de soi-même. Cette représentation cyclique et mouvante a comme point de départ le retour, la rentrée à la maison, la reconstitution de l'unité perdue, le rétablissement de la conscience. La reprise du chemin de l'Europe est synonyme d'évolution. L'entrée en Europe est conçue comme une entrée dans le monde de la démocratie et le moyen d'y arriver est celui de l'intégration européenne. L'Union européenne apparaît comme seule solution pour la Roumanie et pour l'Europe. Elle signifie la normalité, qui est en même temps représentée comme un Âge d'or, de même que le XVIII^e siècle et l'entre-deux-guerres roumain.

La représentation de la normalité pourrait comporter une autre catégorie, qui est celle de son opposé. Mais la normalisation et la normalité, tellement présentes dans les discours, ne se forment pas toujours à l'intérieur d'un couple de notions. L'universitaire Sorin Antohi propose, de son côté, l'idée de maladie, opposée à la normalité, dans le cadre d'une « rhétorique de la pathologie », qui trouverait ses origines

⁵⁸ Message du Président de la Roumanie, Emil Constantinescu, adressé aux citoyens de la Roumanie après le Sommet de l'UE de Helsinki, 12 décembre 1999.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ Interview accordée par le Président de la Roumanie, Traian Băsescu, à la chaîne radio Delta RFI, réalisée par Luca Niculescu, 20 juin 2005.

⁶¹ Le discours du Président de la Roumanie, Traian Băsescu, à l'inauguration du Monument Charles de Gaulle, Bucarest, 26 septembre 2006.

⁶² Horia-Roman Patapievici, entretien accordé à Roxana Sorescu, dans *Reinventând Europa* [En réinventant l'Europe], Bucarest, Du Style, 1998, p. 104.

dans la philosophie de Constantin Noica, qui abordait le monde comme un univers envahi par les maladies de l'esprit.

On peut ainsi observer comment l'image de la pseudo-morphose (cas particulier de la pathologie culturelle) domine le discours autoréflexif de la « roumanité » en plaçant imperturbablement le fantasme de la normalité dans un Occident idéalisé et en réservant au monde carpatodanubien l'espace symbolique de l'aberration, de la maladie, de la mutation tératologique.⁶³

Mais la normalité n'est pas définie seulement par rapport à l'Occident. La normalité est aussi un temps intrinsèque mythique, comme nous avons pu l'observer plus haut.

S. Antohi identifie chez Mihai Eminescu, poète national des Roumains, déjà la « saine barbarie » qui était opposée à la dégénérescence étrangère, occidentale.

L'altérité ethnique, raciale, culturelle, confessionnelle est une maladie : ici, la différence est un autre mot pour dire la véraison. À l'opposé, le Roumain générique de la vulgate nationaliste ne peut être qu'une incarnation de la santé la plus parfaite : comme le paradis chrétien, l'éden patriotard ne connaît pas la maladie.⁶⁴

Cet auteur fait remarquer que les « occidentalisans » aussi développent le discours de la maladie, des « blessures symboliques de la nation, [qui] agitent la mince utopie d'une Roumanie immaculée de l'entre-deux-guerres et proposent comme unique solution curative l'importation du modèle occidental »⁶⁵.

En 2002, est paru à Bucarest un ouvrage qui pourrait être une réponse à la quête roumaine de la normalité. Lucian Boia, historien reconnu internationalement pour ses recherches sur l'imaginaire, trouve des réponses à la question « Pourquoi la Roumanie est différente ? »⁶⁶. Le « retard », la recherche de l'Occident, le « complexe d'infériorité », l'époque communiste, la sortie du communisme, la « confusion des valeurs », « l'apathie des Roumains », la « comédie de la politique » et d'autres encore, sont des titres de chapitres et des thèmes traités d'un point de vue (parfois) comparatiste. Sans parler de normalité, L. Boia réalise comme une recherche des causes de son absence. S'éloignant dans son approche de ses écrits antérieurs, le chercheur analyse « un pays qui s'entête à être autrement »⁶⁷, tout en admettant que les « pays et les nations sont différents ».

La normalité n'est pas une notion roumaine. Elle est est-européenne aussi, car elle a été présente dans tous les discours pré-adhésion des pays concernés. Elle est occidentale également, car employée par les hommes politiques et les intellectuels français et d'ailleurs. Mais sa compréhension est dépendante de son ancrage national, historique, social. Avec ou sans termes opposés, la « normalité » et le « retour » se constituent en véritables points d'ancrage de la représentation de l'Europe et de la position de la Roumanie envers l'Europe. Des événements réels ou probables sont projetés sur l'image de l'existence en Europe. L'appel à un temps mythique, celui de la « normalité », qui se formule comme un « réseau de significations »⁶⁸, avec ou sans déterminant temporel, semble jouer le rôle de l'ancrage de la représentation dans la nouvelle situation sociale. Comme pour les sociétés anciennes, l'on assiste à une « révolte contre le temps concret, historique, [à la] nostalgie d'un retour périodique au temps mythique des origines, au Grand Temps »⁶⁹, analysées par l'historien des idées Mircea Eliade. Le temps recherché par la représentation de l'Europe est le temps de la « normalité », qui est aussi bien imaginé qu'identifié effectivement dans le passé, mais qui marque à chaque fois « l'hostilité à toute tentative d'« histoire » autonome »⁷⁰. Cette histoire particulière à laquelle on fait appel joue le rôle d'intégration

⁶³ A. Sorin, *Imaginaire culturel et réalité politique dans la Roumanie moderne. Stigmate et utopie*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 284-285.

⁶⁴ *Idem*, p. 285.

⁶⁵ *Ibidem*.

⁶⁶ L. Boia, *De ce e România altfel ? (Pourquoi la Roumanie est différente ?)* (la traduction exacte serait « Pourquoi la Roumanie est autrement ? », donc pas seulement différente, mais comme éloigné de la normalité, « autre »), Humanitas, Bucarest, 2012.

⁶⁷ « S'agirait-il d'une malédiction ? », s'interroge L. Boia, pour conclure son ouvrage sur « tout ce qui ne va pas en Roumanie ». Mais les termes de cette question ne relèvent-ils pas du même registre que tout ce que l'auteur analyse comme faisant partie de l'« excentricité » du pays ?

⁶⁸ Selon l'expression consacrée par la théorie des représentations sociales.

⁶⁹ M. Eliade, *Le mythe de l'éternel retour* (1949), Gallimard, Paris, 1969, p. 11.

⁷⁰ *Ibidem*.

de la situation nouvelle, de son interprétation ; un sens est donné aussi bien à la place de la Roumanie en Europe qu'à la construction européenne. Somme toute, il s'agit de l'ancrage de la représentation sociale dans l'univers de savoirs roumains sur l'Europe.

Luciana RADUT-GAGHI